

G É N I E S D U L I E U

Bex Arts

T R I E N N A L E

D ' A R T C O N T E M P O R A I N

3 0 . 0 5 – 0 3 . 1 0 . 2 0 2 6

26

D O S S I E R D E P R E S S E

Elisa Balmaceda
Guillaume Barth
Mirko Baselgia
Cedric Bregnard
Ishita Chakraborty
Olivier Crouzel
Chloé Delarue
Lara Estoppey
& Olivier Estoppey
Gailing Rickling
Jéréemie Gindre
Christian Gonzenbach
Yann Gross
Pauline Julier
Olga Kokcharova
Lang/Baumann
Pierre Leguillon
Hunter Longe
Lou Masduraud
Rachel Morend
Gina Proenza
Shirin Yousefi

La Triennale

Créée en 1981, la Triennale Bex Arts est une exposition d'art contemporain en plein air qui se distingue par son format unique et visionnaire. Depuis 1987, elle prend place dans le parc paysager de Szilassy, offrant un cadre naturel exceptionnel où les œuvres – sculptures, installations et performances – dialoguent directement avec le paysage. La Triennale propose un parcours immersif en plein air qui suscite et nourrit la réflexion sur les liens entre art, nature et société.

La Fondation Bex & Arts poursuit une mission ambitieuse: offrir une plateforme nationale et internationale aux artistes plasticien·ne·s, tout en favorisant les échanges avec d'autres disciplines artistiques. Engagée en faveur de la création contemporaine, de la jeunesse et de la valorisation du patrimoine naturel, elle inscrit l'art dans un territoire préalpin marqué par l'héritage culturel du romantisme au 19^e siècle, l'essor de l'industrie au 20^e siècle et une réalité socio-économique aujourd'hui en mutation.

Au fil de ses 15 éditions, la Triennale a su s'affirmer comme l'un des principaux rendez-vous artistiques en plein air de Suisse. Depuis sa création, Bex Arts a présenté plus de 300 artistes et invité de larges publics, bellerins, régionaux et nationaux, à porter un regard renouvelé sur notre environnement en révélant la force du dialogue entre création artistique et nature.

Bex Arts 26 : *Génies du lieu*

Du 30 mai au 3 octobre 2026, la Triennale ouvre le parc de Szilassy aux rencontres entre art, paysage et mémoire.

Dans le parc paysager de Szilassy à Bex, la 16^e édition de la Triennale Bex Arts invite 21 artistes et duos d'artistes à explorer les liens entre création contemporaine, paysage, histoire et vivant. Confiée aux commissaires Monique Keller et Anne-Outram Mott, cette édition, placée sous le titre *Génies du lieu*, rend hommage à l'esprit singulier de ce parc bientôt bicentenaire et interroge les récits, les imaginaires et les tensions qui le traversent. Sculptures, installations et interventions paysagères jalonnent un parcours en plein air pensé comme une expérience esthétique, sensorielle et collective.

Créée en 1981, la Triennale Bex Arts s'est imposée comme l'une des manifestations majeures de l'art contemporain en plein air en Suisse. Depuis 1987, elle prend place dans le parc de Szilassy, un domaine paysager d'inspiration anglaise conçu dans les années 1830-1840 sous l'impulsion de Lady Louisa Hope et de sa fille Elisabeth, venues de Londres s'établir dans les Préalpes vaudoises. Héritier du romantisme et de la culture du Grand Tour, le parc constitue aujourd'hui un territoire chargé d'histoire, où se croisent fascination pour la nature alpine, héritage industriel et mutations contemporaines.

Avec *Génies du lieu*, la Triennale place le site lui-même au cœur du projet curatorial. Inspirée par la notion de *Genius Loci* développée notamment par le théoricien Christian Norberg-Schulz, cette édition envisage le paysage comme un acteur à part entière de l'exposition. Le parc devient un espace de dialogue entre mémoire et devenir, entre contemplation et transformation, entre nature imaginée et réalités sociales.

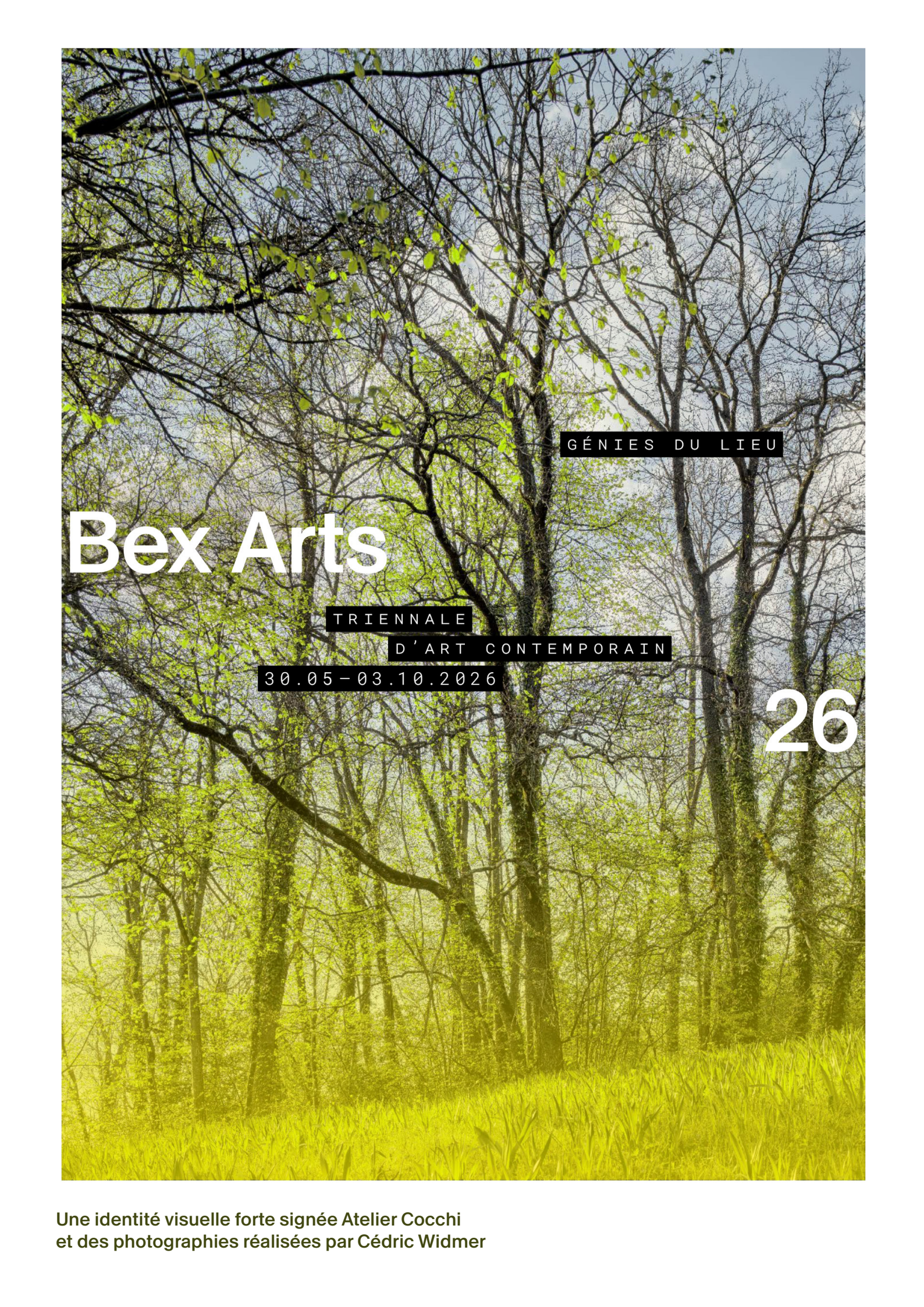
Au-delà de la diversité des regards et des pratiques – sculpture, photographie, son, écriture, dessin, algorithmie ou encore non-intervention – plusieurs lignes de force se dégagent des 21 propositions artistiques que déploie le parcours de l'exposition. Elles entretiennent un dialogue étroit avec le parc de Szilassy et ses multiples strates historiques, géologiques, végétales, sensorielles et symboliques.

Certaines œuvres explorent la matérialité du lieu, ses sols, ses minéraux et ses écosystèmes. D'autres interrogent les perceptions sensibles du paysage, les manières de voir, d'écouter ou d'habiter un territoire. Plusieurs propositions convoquent l'histoire du parc et les récits qui l'ont façonné, tandis qu'un ensemble d'œuvres fait résonner les réalités du lieu avec des enjeux contemporains : migrations, artificialisation du vivant, héritages coloniaux, santé mentale, dérèglement climatique ou transformations des paysages alpins.

Située à la croisée de l'art contemporain, de l'architecture du paysage et des arts du vivant, Bex Arts 26 affirme la capacité de l'art à appréhender un lieu, sa mémoire et ses imaginaires. Dans un monde marqué par les bouleversements environnementaux et sociaux, le parc de Szilassy devient ainsi un lieu d'attention, d'expérimentation et de réinvention du rapport au vivant.

Une place importante est accordée à l'accueil des publics et à la médiation culturelle. Visites guidées, ateliers, rencontres avec les artistes, formats thématiques et dispositifs de découverte autonomes accompagneront l'exposition tout au long de l'été. Un système d'audiodescription ainsi que différents outils de visite adaptés, notamment pour les enfants, viendront soutenir une expérience accessible et sensible du parc et des œuvres. La buvette du parc proposera par ailleurs une offre locale pensée comme un prolongement convivial de l'expérience de visite.

Pour la première fois, Bex Arts introduit le prix libre, affirmant ainsi sa volonté de rendre la Triennale accessible au plus grand nombre. Cette approche permet à chacun-e de contribuer selon ses moyens et favorise un accès plus équitable à la culture.



GÉNIES DU LIEU

Bex Arts

TRIENNALE

D'ART CONTEMPORAIN

30.05-03.10.2026

26

Une identité visuelle forte signée Atelier Cocchi
et des photographies réalisées par Cédric Widmer

Le projet artistique

Pour sa 16^e édition, la Triennale rend hommage au paysage, plaçant le lieu et l'esprit qui l'anime au cœur de l'exposition. En invitant la création contemporaine à dialoguer avec les Génies du lieu – ces forces qui relient un site à son histoire, à sa mémoire et à ses mythes –, Bex Arts 26 explore la richesse paysagère et la profondeur temporelle du parc de Szilassy.

Quelles sont les origines de ce parc bientôt bicentenaire ? Comment cet héritage se manifeste-t-il aujourd'hui ? Que nous dit-il de notre rapport au lieu, au vivant, au monde ? Autant de questions qui ont nourri, pendant près d'une année, le dialogue avec les vingt et un-e artistes et duo d'artistes invité-es à participer à cette édition. Aujourd'hui, leurs œuvres investissent le parc et en révèlent des dimensions inattendues : elles déplacent les regards et esquissent de nouvelles manières d'entrer en relation avec le vivant.

Au-delà de la grande diversité des regards, des approches et des pratiques – de la sculpture au son, de l'image au dessin, de l'encrage à l'écriture, de l'algorithme à la non intervention – trois lignes de force se sont progressivement dégagées. Chacune éclaire, à sa manière, la thématique de cette 16^e édition de Bex Arts : la matérialité du lieu et les perceptions sensibles qu'il suscite, la mémoire et l'héritage qui le traversent, les imaginaires qu'il fait naître.

Plus que des catégories distinctes, ces lignes se croisent et s'entrelacent tout au long du parcours de l'exposition, faisant progressivement émerger une nouvelle lecture du parc et l'esprit du lieu qui s'y révèle.

Le lieu comme expérience sensible

L'approche par la matérialité du lieu, qu'elle touche à l'inerte ou au vivant, se déploie dans de nombreuses propositions de cette édition. Le sol de Bex, marqué par la présence ancestrale du gypse et du sel, y apparaît comme une matière vivante, chargée de mémoire, d'énergie et de récits.

La série d'excavations proposée par HUNTER LONGE révèle ainsi la présence souterraine du gypse dans le parc. Semblables à des sépultures, ces ouvertures sont ponctuées de statuettes de gypse fortement érodé, divinités silencieuses semblant avoir toujours veillé sur le lieu. Cette attention portée aux strates matérielles et symboliques du paysage se retrouve également dans les fossiles contemporains de CHRISTIAN GONZENBACH : des formes de gypse et de plâtre, plus vraies que nature, qui interrogent les rapports entre nature, culture et société de consommation.

Le rapport physique au paysage se prolonge dans les propositions du duo GAILING RICKLING dont les assises invitent à entrer littéralement en contact avec la terre, à l'éprouver par le corps et à habiter autrement les points de vue du parc. À proximité, les trois grands cercles de fleurs médicinales conçus par GUILLAUME BARTH proposent une expérience du vivant, placée sous le signe du soin, du repos et de l'attention.

Plusieurs œuvres prolongent cette relation sensible au paysage par les phénomènes naturels et les flux d'énergie qui le traversent. ELISA BALMACEDA associe ainsi le sel à un dispositif solaire inspiré des cosmologies andines et conçu en relation avec les reliefs environnants, tandis que RACHEL MOREND ressuscite le feuillage d'un châtaignier mort grâce à de fines sculptures de cuivre augmentées de capteurs solaires. Chez l'une comme chez l'autre, la technologie apparaît à la fois comme prolongement, fiction et tentative fragile de réactivation du vivant.

Le parc paysager à l'anglaise se révèle aussi comme un espace de perception. Regard, sons, vibrations et tensions y redessinent continuellement notre manière d'habiter le lieu. La fresque collaborative de CEDRIC BREGNARD propose ainsi une lecture située du paysage à plusieurs voix, et qui sera activée par les participant-es lors d'ateliers des « Week-ends de Bex Arts 26 ». Les installations photographiques d'OLIVIER CROUZEL, quant à elles, invitent à imaginer l'au-delà des sommets jusqu'à la Méditerranée. Elles font référence à l'héritage maritime des Alpes, mais aussi au slogan de la jeunesse des années 80 « Rasez les Alpes, qu'on voit la mer ! ». Avec son banc inspiré d'une photographie amateur de 1956, PIERRE LEGUILLON déplace quant à lui le regard vers un paysage résidentiel et manufacturier de Bex, bien éloigné des représentations idéalisées de la nature et emblématique des transformations contemporaines du territoire suisse.

L'attention au paysage invisible est aussi à l'œuvre dans les propositions sonores d'OLGA KOKCHAROVA et de CHLOÉ DELARUE. La première fait émerger des présences humaines, animales et végétales à travers des captations sonores qui jaillissent de fausses ruches ; la seconde installe dans les arbres une nuée de mouches générée en temps réel dont l'origine reste indécélable, troublant profondément nos perceptions.

Enfin, plusieurs œuvres invitent à faire l'expérience physique du paysage lui-même. La tour vibrante de SHIRIN YOUSEFI, inspirée des minarets d'Ispahan, engage le corps dans une relation oscillante entre le sol et le ciel. Quant au cheval monumental, bien que presque évanescent, de LARA ESTOPPEY & OLIVIER ESTOPPEY, maintenu à l'étroit dans un bosquet, il fait ressentir les tensions qui animent le parc, tantôt ouvert, tantôt resserré.

Le lieu comme mémoire et héritage

La mémoire du lieu et les héritages qui le traversent constituent un deuxième horizon de cette édition. Le parc y apparaît comme un territoire de sédimentation où se superposent temps géologique, récits historiques, traces humaines et devenirs du vivant.

JÉRÉMIE GINDRE replace ainsi le paysage à l'échelle du temps profond à travers les blocs erratiques, témoins géologiques dont les présences ont nourri récits, croyances et rituels populaires dans toute la région. Cette mémoire enfouie trouve un écho dans la proposition de GINA PROENZA qui convoque le passé agricole du lieu pour interroger les formes de cohabitation entre l'humain et le non-humain. Son travail rappelle les procès intentés au 15^e siècle contre les vers blancs, accusés d'être responsables des famines vaudoises et condamnés à l'expulsion.

D'autres œuvres explorent les récits historiques et sociaux liés à Bex et au parc de Szilassy. L'intervention de PIERRE LEGUILLON prend appui sur la longue grille en fer forgé bordant le parc pour faire émerger les multiples histoires qui se croisent dans le territoire bellerin. Le duo LANG/BAUMANN prolongent cette réflexion à travers une sculpture monumentale qui met en perspective l'héritage artistique de la Triennale, tout en revenant aux origines du parc de Szilassy au 19^e siècle, à travers un hommage à ses trois figures fondatrices : la mère, sa fille et le cocher.

Cette attention portée à la transmission et à la filiation trouve un écho dans l'univers de LOU MASDURAUD. Sa fontaine, logée dans le sol, évoque un corps enceint porteur de vie, habité par un placenta de bronze d'où émergent flux intra-utérins et connexions vitales. L'œuvre oscille entre l'intime et l'universel, inscrivant la mémoire du vivant dans une temporalité à la fois corporelle et cosmique.

MIRKO BASELGIA ancre quant à lui cette réflexion dans le temps démographique de Bex. Les dates de naissance et de décès de la population bellerine, gravées sur les tuteurs de jeunes plantations, transforment le patrimoine arboré en devenir en témoin silencieux du passage des générations humaines.

Le lieu comme fabrique d'imaginaires

Enfin, le parc favorise l'émergence d'imaginaires contemporains. Héritier d'une histoire paysagère façonnée par les circulations, les acclimations et les transformations du vivant, il devient un espace de projections critiques des bouleversements écologiques, sociaux et politiques de notre temps.

Plusieurs artistes s'emparent ainsi des tensions qui caractérisent aujourd'hui notre rapport au vivant et aux technologies. Les sculptures solaires de RACHEL MOREND convoquent l'esthétique du « solar punk » à travers une résurrection artificielle du végétal, tandis que CHRISTIAN GONZENBACH interroge nos modes de consommation culturelle à travers des fossiles contemporains. Chez CHLOÉ DELARUE, une nuée de mouches générée en temps réel fait émerger l'image d'un vivant devenu insaisissable, perpétuel, échappant à tout cycle naturel.

D'autres propositions déplacent ces interrogations vers les enjeux de circulation, d'exil et d'héritages coloniaux. GINA PROENZA explore les frontières entre humain et non-humain tout en questionnant notre rapport à l'étranger. Cette réflexion trouve un prolongement dans l'installation d'ISHITA CHAKRABORTY dont le gérium monumental détourne une symbolique helvétique familière pour porter un regard critique sur les migrations liées aux exploitations coloniales, sur la marchandisation du vivant et les mécanismes d'invisibilisation du travail, celui des femmes notamment, qui y sont inhérents.

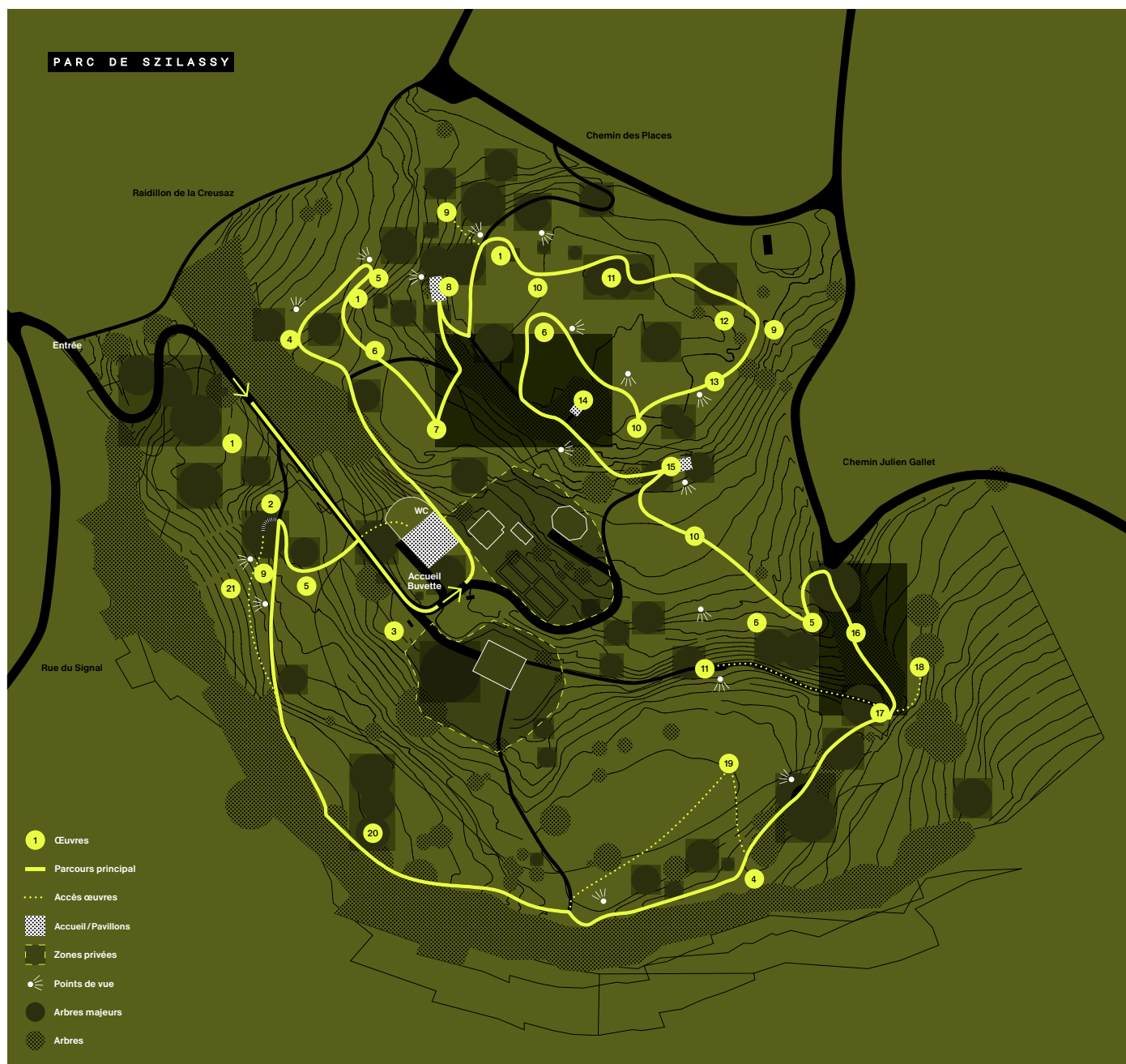
La mondialisation des espèces et des paysages traverse également la proposition de YANN GROSS, consacrée au *Trachycarpus fortunei*, ce palmier devenu emblématique des déséquilibres engendrés par les déplacements du vivant. Le parc lui-même porte la trace de ces circulations anciennes, mêlant espèces d'ici et d'ailleurs dans un paysage marqué par des contradictions contemporaines.

Enfin, dans une série de diapositives présentée dans l'ancien réservoir d'eau du parc, PAULINE JULIER s'attache aux transformations en cours à l'heure du dérèglement climatique. Consacré au verdissement des sommets, son travail rend hommage aux Alpes, ce « château d'eau de l'Europe » dont l'équilibre apparaît aujourd'hui profondément menacé. Le parc de Szilassy en offre un écho à son échelle, à travers l'affaiblissement progressif de certaines essences dites « remarquables » qui ont longtemps contribué à forger son identité.

Tour à tour lieu d'expérience sensible, de mémoire et d'émergence, le parc de Szilassy se transforme en un milieu de forces, de récits et de projections. Le temps d'un été, Génies du lieu présente vingt et une œuvres qui en révèlent toute la profondeur autant que les manières contemporaines de l'habiter.



Le parcours



- 1 **Mirko Baselgia**
Interspace et Interval
- 2 **Lang/Baumann**
Shine #4
- 3 **Shirin Yousefi**
Jonban
- 4 **Christian Gonzenbach**
Tixif. Les fossiles nous attendront
- 5 **Gailing Rickling**
Empreintes
- 6 **Olivier Crouzel**
Vues dégagées sur la Méditerranée
- 7 **Lou Masduraud**
Turbulent Egg in a Womb in my Head

- 8 **Jéréemie Gindre**
Le Pavillon Erratique
- 9 **Hunter Longe**
Reliques d'une mer évaporée et Lare de l'érosion
- 10 **Guillaume Barth**
Ecosophia
- 11 **Cedric Bregnard**
Paysage alpin et Micro-paysage
- 12 **Rachel Morend**
Ex-castanea
- 13 **Elisa Balmaceda**
Portal II – A Solar Observatory of Salt and Water
- 14 **Pauline Julier**
Le verdissement des Alpes

- 15 **Yann Gross**
Drift
- 16 **Chloé Delarue**
TAFAA – ALL I NEED NOTHING LESS NOTHING MORE
- 17 **Gina Proenza**
Patron / Partner
- 18 **Pierre Leguillon**
Banc (1956), Musée des Erreurs, Bruxelles
- 19 **Ishita Chakraborty**
Where The Wild Things Roam, Geranium
- 20 **Lara Estoppey & Olivier Estoppey**
Au Chemin ferré
- 21 **Olga Kokcharova**
Alors que les paupières se ferment, l'ouïe se confond avec les autres sens et tout devient son

Les artistes

Elisa Balmaceda (CHL, 1985*)

Portal II – A Solar Observatory of Salt and Water, 2026

Un héliostat, conçu pour suivre la course du soleil, en redirige les rayons vers un miroir placé au sommet d'une tour. Celui-ci les renvoie vers une cavité au sol remplie de sel. De là partent d'autres rayons qui dessinent un cosmogramme, enregistrant la trajectoire du soleil et ses cycles.

Elisa Balmaceda associe des dispositifs solaires, conçus pour capter l'énergie ou diffuser la lumière, à des cosmologies ancestrales. En Amérique du Sud, des lieux sacrés andins, appelés *huacas*, sont reliés par des axes imaginaires, les *ceques*, souvent alignés avec des montagnes, des rivières ou des constellations. Ici, ces lignes sont orientées vers les montagnes environnantes : le massif des Diablerets, la Dent de Morcles, et la Cime de l'Est, et convergent vers une petite cavité remplie de sel. Le jour du solstice d'été, le soleil se lève au-dessus du massif des Diablerets.

L'œuvre est ainsi ancrée dans le territoire bellerin, par son ajustement aux sommets visibles depuis le parc et par la présence du sel en son centre, minéral emblématique des sols de la région. Conçue comme un instrument d'observation, *Portal II – A Solar Observatory of Salt and Water* évoque à la fois l'utilisation énergétique du soleil, son rôle astronomique et son lien avec la géologie, rendant visibles les liens entre le parc, le paysage et les astres.

Cette oeuvre a été réalisée en collaboration avec Luis Balmaceda.

Guillaume Barth (F, 1985*)

Écosophia, 2026

Un cercle jaune, un cercle blanc, un cercle bleu. L'œuvre de Guillaume Barth dans le parc est respectueuse, juste, minimale. En partant des plantes déjà présentes dans l'écosystème de Szilassy, l'artiste a choisi trois fleurs, le millepertuis, l'achillée et la campanule, afin de créer trois cercles de soin et de repos, ponctuant ainsi le parcours de trois pauses méditatives.

Ces trois fleurs ont également été choisies pour leurs propriétés. Le millepertuis, jaune, est anti-inflammatoire, cicatrisant et antiseptique. Surnommé herbe de la Saint-Jean, il a la réputation d'éloigner le malin si, récolté lors du solstice d'été, on l'accroche ensuite sur sa porte. L'achillée millefeuille, blanche, tire son nom du héros grec Achille, qui l'aurait utilisée pour soigner les plaies de ses soldats, grâce à ses propriétés anti-inflammatoires. Portée à l'œil par les druides, elle permet la divination et, pourquoi pas, de voir au-delà des montagnes. Enfin, la campanule, bleue, est comestible et émolliente. Sa fleur en forme de clochette annonce les enchantements des elfes et des fées de la mythologie celtique.

Écosophia tire son nom de l'écosophie, un courant de pensée considérant l'homme non pas comme supérieur à son environnement, mais y appartenant au même titre que le reste du vivant. Guillaume Barth invite à rencontrer ces trois fleurs, reflets des génies du lieu, et à repenser notre rapport à la flore : des plantes de soin, qui nous soignent tout en exigeant, en retour, d'être soignées.

Mirko Baselgia (CH, 1982*)

Interspace et *Interval*, 2026

Les deux œuvres de Mirko Baselgia sont extrêmement discrètes, au point d'en devenir presque invisibles. Elles s'effacent devant le parc.

Interspace se révèle au fil des mois. Un espace, défini par cinq arbres, reste intouché pendant toute la durée de l'exposition, devenant de plus en plus visible au fil des fauches tout autour. Cette œuvre incite à prêter attention au parc : en passant trop vite, on ne la remarque pas. En suspendant toutes les interventions humaines dans un lieu donné, en faisant œuvre de cet acte de retrait, l'artiste met en évidence la nature sauvage, dans un parc à l'anglaise où tout est façonné pour paraître naturel.

L'entretien d'un parc nécessite de replanter régulièrement de jeunes arbres. *Interval* rend visible la régénération contrôlée du patrimoine arboré. Sur les tuteurs en bois de chacun des arbres plantés en 2026, Mirko Baselgia a gravé les dates de naissance et de décès de chaque habitant·e de Bex né·e ou disparu·e entre le 1er janvier et le 30 septembre 2026. Les dates apparaissent seules, sans noms et sans symboles. Les jeunes plantations résonnent avec l'évolution de la population bellerine, créant un lien entre Szilassy et le destin des habitant·es de la ville. Le parc devient ainsi le témoin silencieux du passage de la vie humaine.

Cedric Bregnard (CH, 1974*)

Paysage alpin et *Micro-paysage*, 2026

À l'ouverture de l'exposition, la composition photographique *Paysage alpin*, en niveau de gris presque ton sur ton, se devine à peine. Au fil des mois, l'œuvre prend vie, certaines zones s'assombrissent, offrant contrastes et profondeur au paysage de Szilassy. Lors d'ateliers dédiés, Cedric Bregnard accompagne, feutre pinceau noir à la main, celles et ceux qui participent à l'encrage de cette grande fresque évolutive et participative.

Paysage alpin se déploie comme un espace de médiation entre le parc et celles et ceux qui le traversent. La fresque révèle les liens qui unissent le paysage à la population, qu'elle soit résidente ou de passage. Elle met également en lumière les relations avec les éléments et la végétation qui y inscrivent, eux aussi, leurs empreintes.

Avec la série *Micro-paysage*, des images de graines, révélées de l'intérieur par imagerie médicale, semblent flotter dans l'air. Sur un fond noir, leur structure complexe dévoile l'origine du paysage environnant, tout en exprimant la beauté abstraite et mystérieuse du vivant.

La démarche de Cedric Bregnard invite à expérimenter des changements de perspective et des jeux d'échelle. Chacun, chacune est ainsi convié-e à porter attention au monde qui nous entoure, de l'immensité du paysage réel aux détails des coups de pinceaux sur le panorama photographique, des arbres centenaires à l'infiniment petit des graines, dans un seul et même élan de respect pour la nature qui nous porte.

Ishita Chakraborty (IND, 1989*)

Where The Wild Things Roam, Geranium, 2026

Un grand dessin de géranium, issu d'une illustration scientifique et appliqué sur un tissu de sari *Chapa* indien, se dresse au milieu du verger de Szilassy. Ishita Chakraborty mobilise la figure de cette plante, aujourd'hui associée aux chalets suisses, pour interroger l'histoire de la migration. Introduite en Europe depuis l'Afrique australe par les circuits du commerce colonial du 17^e siècle, le géranium s'est ancré dans le quotidien suisse jusqu'à devenir une forme de symbole national, soulevant la question de ce qui est perçu comme indigène ou étranger. La pratique artistique de Chakraborty propose justement un regard critique sur la complexité des migrations façonnées par les exploitations coloniales : *Where The Wild Things Roam, Geranium*, examine les interactions complexes entre nature, culture et genre dans un contexte postcolonial.

La botanique a été étroitement liée aux ambitions impériales. Des botanistes européens étaient souvent envoyés pour recenser et transporter de nouvelles espèces vers leurs pays d'origine, où elles étaient cultivées à des fins économiques, mais aussi pour leur valeur ornementale. Les jardins botaniques européens servaient de réservoirs de diversité végétale, mais symbolisaient aussi une fierté nationale et le progrès scientifique occidental.

L'usage du textile est récurrent dans la pratique artistique de Chakraborty. Ici, le tissu de sari *Chapa*, porté par les femmes des zones rurales ou semi-urbaines du Bengal, du Bihar et du Bangladesh, reflète les récits des corps féminins, qui ont historiquement contribué à l'agriculture de plantation, mais dont le travail a souvent été invisibilisé. Ce tissu de coton bon marché témoigne des inégalités et de leur rôle dans la crise climatique qui affecte particulièrement les communautés racisées.

Olivier Crouzel (MAR, 1973*)

Vues dégagées sur la Méditerranée, 2026

Le travail d'Olivier Crouzel projette, à l'aide de la photographie ou de la vidéo, le paysage dans le paysage. Habitué des côtes et des rivages, l'artiste n'est pourtant pas dépaycé à Szilassy ; il y a plus de 140 millions d'années, un immense océan recouvrait les Alpes. *Vues dégagées sur la Méditerranée* rappelle l'héritage maritime des montagnes, en superposant une vue méditerranéenne à une vue de la Dent de Morcles, de l'Aiguille d'Argentière et des Dents du Midi.

En plaçant chacune de ces surimpressions face au point de vue alpin qu'elle représente, Olivier Crouzel nous invite à regarder *au-delà* du paysage bellerin,

jusqu'à la Méditerranée. En pratiquant une ouverture au centre des Vues, il propose de traverser la montagne pour atteindre la mer. L'emplacement des œuvres marque également les points de vue du parc sur les Alpes, soigneusement choisis par Lady Hope et sa fille Elisabeth lors de l'élaboration du parc au 19^e siècle. Ces « vues de cartes postales » ne sont donc pas le fruit du hasard topographique, mais bien le résultat d'un choix, répété encore et encore depuis la création du parc.

Le titre de l'œuvre se réfère au slogan « Freie Sicht aufs Mittelmeer », scandé par la jeunesse suisse-allemande lors des *Jugendunruhen* des années 1980, réclamant plus d'ouverture de la part d'un pays entouré de montagnes. Près de cinquante ans après, Olivier Crouzel offre ces vues dégagées sur la Méditerranée, laissant à chacun·e la liberté de juger si elles reflètent en effet le souhait de la jeunesse des années 1980.

Chloé Delarue (F, 1986*)

TAFAA – ALL I NEED NOTHING LESS NOTHING MORE, 2026

En traversant le sous-bois, les visiteur·ices entendent une nuée de mouches qui se rapproche, s'éloigne, s'agite. Pourtant, elles restent invisibles. L'origine du son, immédiatement reconnaissable, demeure impossible à localiser. Quelque chose semble là, sans jamais apparaître : une présence absente dont les mouches deviennent le seul indice, comme si elles gravitaient autour d'une charogne invisible. Durant le temps de l'exposition, l'activité de ces mouches factices suit la temporalité d'une décomposition invisible, sans qu'aucun corps ne soit jamais donné à voir. La charogne n'existe ici que comme hypothèse sonore, reconstruite par la prolifération calculée des insectes.

Chloé Delarue joue de la dissociation entre la perception du son et son origine indécélable. Les mouches, générées artificiellement et diffusées par des haut-parleurs dissimulés, composent une présence uniquement perceptible à travers leurs trajectoires et leurs variations sonores. Cette sculpture sonore en temps réel explore ainsi nos perceptions troublées, où ce que l'on entend se détache de ce qui le produit. Le bourdonnement devient alors une forme de ritournelle : un motif évolutif, sans origine perceptible, où la dégradation elle-même est rejouée sous une forme synthétique.

Lara Estoppey & Olivier Estoppey (CH, 1983*, 1951)

Au Chemin ferré, 2026

Sous le bosquet, à l'abri, se tient un grand cheval de fer. Selon le point de vue, sa silhouette se trouble, se déforme : il s'agit plutôt de l'idée d'un cheval, ou de la synthèse de tous les chevaux déjà vus, les vrais, ceux des tableaux et ceux des dessins animés. La tête tendue vers le ciel, ce cheval évoque la liberté sauvage des grands espaces, confinée entre les arbres. Cette tension résonne avec le rythme du parc, tantôt ouvert sur le paysage, tantôt, comme ici, refermé sur lui-même.

Le jeu du soleil dans les branches trouve un écho dans le corps du cheval, créant ainsi un motif abstrait et moucheté sur le sol. Par sa taille, l'œuvre est imposante, mais sa transparence la fond dans la lumière du parc, atteignant alors une certaine discrétion.

Au Chemin ferré est le fruit du travail conjoint d'Olivier Estoppey et de sa fille Lara, qui collaborent depuis une quinzaine d'années. Ce cheval rassemble la présence brute des sculptures du père avec la souplesse des réalisations en fil de fer de la fille, devenant alors une sculpture de la frontière et de l'entre-deux.

Gailing Rickling (F, 1983*, 1986*)

Empreintes, 2026

Gailing Rickling proposent une déclinaison d'assises, autant d'invitations à s'arrêter et à entrer en contact direct avec la terre du parc pour habiter le sol. Placées à des endroits stratégiques du parcours, ces Empreintes sont des œuvres à expérimenter, ajoutant ainsi nos quatre autres sens à la vue, traditionnellement majoritaire dans le champ des arts plastiques ou visuels. L'expérience n'est pas seulement corporelle : l'orientation des assises est soigneusement pensée pour donner au public les plus beaux points de vue sur le paysage alentour, faisant ainsi écho aux points de vue imaginés lors de la création du parc au 19^e siècle. Une autre empreinte, circulaire, offre un lieu de rencontre et de retrouvailles, permettant de profiter d'un espace où se reposer et échanger.

Ces interventions semblent minimales : on n'ajoute rien, on enlève simplement un peu de terre, qui sera replacée à la fin de l'exposition et ne laissera aucune trace, ou presque. Pourtant, elles ont un impact sur la vie du parc, fermé au public en dehors de la Triennale. Le sous-sol, auparavant invisible et protégé, se trouve soudainement exposé à la météo, mais aussi aux visiteur-euses, invité-es à s'y installer. Tout au long de l'exposition, ces Empreintes évoluent pour devenir empreinte de la vie humaine dans l'écosystème du parc de Szilassy, interrogeant ainsi notre manière d'habiter le monde.

Les placets à disposition ont été réalisés avec de la laine des moutons de la Vallée des Plans sur Bex par les bénévoles de la Filature de l'Avançon.

Jérémie Gindre (CH, 1978*)

Le Pavillon Erratique, 2026

Sur la face nord du Montet, non loin du Parc de Szilassy, se trouvent deux immenses rochers : la Pierra Bessa et le Bloc Monstre, blocs erratiques transportés là il y a des milliers d'années par le glacier de l'Avançon, aujourd'hui disparu. Ces blocs n'ont cessé d'émerveiller les gens de Bex et d'interroger les géologues du XIX^e siècle, tel Jean de Charpentier, directeur des mines et salines, convaincu que ces rochers avaient été déposés là par les glaciers.

Jérémie Gindre rend hommage à ces curiosités géologiques en leur consacrant un petit musée, perché dans le parc comme un autre bloc erratique. Cartes postales, dessins, peintures, fanions et documents dressent un portrait à plusieurs

voix des blocs emblématiques de la région et de quelques-uns de leurs célèbres cousins. Par les fenêtres de la cabane ou depuis son banc, le regard se pose sur la vallée du Rhône, ancien lit du glacier du même nom et véritable tapis roulant pour blocs erratiques. Ces monuments naturels sont les vestiges de paysages anciens et lointains, rappel d'un temps où la glace recouvrait les terres du parc.

Le Pavillon Erratique s'offre ainsi comme un lieu à la fois instructif et poétique, mettant en lumière un aspect peu connu des paysages de la région.

Christian Gonzenbach (CH, 1975*)

TIXIF, Les fossiles nous attendront, 2026

Dans le parc se dressent, incongrus, des frigos. Est-ce une décharge sauvage, ou une sculpture minimale ? Au fil de l'exposition, ces questions évoluent : les frigos, en plâtre, se dissolvent sous les intempéries et perdent peu à peu leur aspect industriel pour ressembler à de la pierre naturelle. Ce faisant, ils laissent apparaître les surprises qu'ils renferment : sèche-cheveux, carburateurs, figurines de super-héros ou de saints.

Symboles de la modernité, de la mondialisation ou de la culture de masse, ces fossiles contemporains questionnent notre relation aux choses que l'on produit, que l'on possède et dont on se débarrasse. En les plaçant dans un parc à l'anglaise, où tout est pensé pour paraître naturel, Christian Gonzenbach interroge la frontière floue entre nature et culture.

Son travail s'inscrit dans les réflexions culturelles et artistiques autour du concept d'Anthropocène, une ère géologique caractérisée par l'empreinte de l'homme sur son environnement. Cette empreinte se ressent particulièrement à Bex, qui accueille une carrière de gypse emblématique de la région, exploitée par la société Fixit. Utilisé principalement dans la fabrication du plâtre, mais aussi du béton, le gypse est aujourd'hui le matériau le plus consommé au monde et largement utilisé pour façonner notre environnement.

Cette œuvre a été réalisée avec la complicité de Fixit SA, Bex.

Yann Gross (CH, 1981*)

Drift, 2026

Dans la forêt du Tessin, de plus en plus de palmiers occupent l'espace, transformant le sous-bois en un paysage hybride, entre exotisme et familiarité. Ces palmiers, les *Trachycarpus fortunei*, ont été introduits en Europe au milieu du 19^e siècle et ont très vite été plantés dans de nombreux endroits pour des raisons esthétiques, devenant ainsi un symbole de la mondialisation botanique, ancrée dans le colonialisme et le productivisme occidentaux.

Yann Gross révèle leur présence dans les forêts de Suisse orientale grâce à un procédé d'imagerie multispectrale. Son travail montre un écosystème déséquilibré par l'arrivée d'une espèce exogène, qui a dépassé les limites de son utilisation ornementale pour occuper le territoire aux dépens des espèces indigènes. *Drift*

met en évidence l'écart entre les promesses qui accompagnent ces transformations et les réalités qu'elles produisent. Le véritable palmier, au centre de l'installation, est un signe évident de ce paradoxe : il ne surprend personne, alors qu'il s'agit d'une espèce présente sur notre territoire depuis moins de 200 ans.

Le parc de Szilassy est lui-même imprégné de ces circulations du vivant héritées du 19^e siècle. En effet, les jardins à l'anglaise apprécient particulièrement les essences dites remarquables. Plusieurs espèces extra-européennes sont rassemblées sur le domaine dans un but ornemental, comme le sequoia géant, la pruche du Canada ou le cèdre de l'Atlas, symboles des relations complexes entre les territoires du monde et des contradictions qu'elles peuvent engendrer.

Pauline Julier (CH, 1981*)

Le verdissement des Alpes, 2026

Dans le réservoir du parc de Szilassy, Pauline Julier a placé un projecteur Carousel. 80 diapositives se succèdent au-dessus de l'eau qui recouvre le sol, vestige de l'ancienne fonction du lieu.

Cette série de diapositives, intitulée *Le verdissement des Alpes*, est tirée du livre du même nom, écrit par l'historienne de l'art Jill Gasparina. Cet ouvrage et les images qui l'accompagnent, choisies par l'artiste, débutent avec l'observation de la disparition des neiges éternelles et des glaciers des sommets des Alpes au profit de leur « verdissement », visible depuis l'espace. À partir de ce constat, les autrices interrogent de nombreux aspects culturels et scientifiques liés au vert, au changement climatique et aux Alpes : augmentation de la biomasse alpine, algues colorant les torrents alpins, représentations idylliques ou terrifiantes du paysage...

Confinées dans le réservoir, au-dessus de quelques centimètres d'eau rappelant le rôle de réservoir d'eau des glaciers alpins, ce récit visuel pose un regard pluriel, entre constat et poésie, sur l'avenir des Alpes, visibles depuis le parc.

Le verdissement des Alpes, textes de Jill Gasparina, images choisies par Pauline Julier, publié par l'EDHEA, HES-SO Valais-Wallis, Les presses du réel, 2026.

Assistante de recherche : Margot Sparkes.

Olga Kokcharova (CH, RUS, 1985*)

Alors que les paupières se ferment, l'ouïe se confond avec les autres sens et tout devient son, 2026

Dans la partie inférieure du parc, sur une parcelle dédiée anciennement au potager, se trouvent quelques ruches. La topographie en terrasse encastrée dans la pente filtre les sons industriels lointains, tout en faisant ressortir des événements sonores plus proches : les bruits de la ville en contrebas, les voix d'enfants, le roulement du train, le bruissement de la végétation. Les bourdonnements des abeilles leur font écho.

Alors que les paupières se ferment, l'ouïe se confond avec les autres sens et tout devient son est une invitation à prendre conscience de ce paysage invisible et évanescent. Dissimulés dans des cabanons en épicéa, des haut-parleurs diffusent une bande-son composée des différentes sonorités du parc, captées sur place. S'ajoutant à l'existant, ces sons délimitent une zone où le paysage sonore acquiert une nouvelle épaisseur subtile qui le met en valeur sans le dénaturer.

Parfois, le son diffusé s'interrompt brusquement, rendant paradoxalement son existence perceptible. Cet arrêt soudain ne laisse pas la place au vide, au contraire : il démasque l'environnement sonore et incite le public à tendre l'oreille vers des éléments à peine perceptibles.

Olga Kokcharova invite à déplacer l'attention de la vue, sens souvent sollicité par les arts plastiques, vers l'ouïe, afin de découvrir la multiplicité des sons d'origine humaine, animale ou végétale. Le paysage sonore devient ainsi partie intégrante du parc et de la visite.

Lang/Baumann (CH, 1972*, 1967*)

Shine #4, 2026

Trois anneaux en acier inoxydable, imbriqués les uns dans les autres, reposent dans le parc. Bien qu'immobiles, leur rondeur parfaite évoque le mouvement : la sculpture a-t-elle dévalé le parc, avant de s'arrêter ici ? Les changements du ciel et des saisons affectent la surface brute des anneaux, qui reflètent alors plus ou moins la luminosité ambiante et créent un lien subtil avec le paysage qui les entoure.

Shine #4 utilise le vocabulaire traditionnel de la sculpture en plein air : monumentalité, abstraction et usage de matériaux industriels. Ici cependant, Lang/Baumann proposent une sculpture volontairement légère : chaque anneau possède une étroite ouverture, comme s'il pouvait être séparé des autres sans effort. L'absence de socle ou de fixation visible souligne encore cette impression. Et si, après un coup de vent, les anneaux pouvaient rouler un peu plus loin ?

Trois personnages ont façonné le parc de Szilassy : la mère, sa fille et le cocher. Les trois anneaux leur rendent hommage, tout en rappelant l'héritage artistique de la Triennale et en réagissant aux changements de lumière du parc.

Cette oeuvre bénéficie du soutien de la Ville de Burgdorf et du canton de Berne.

Pierre Leguillon (F, 1969*)
Feuille de chou géante, 2026
Banc 1956, 2026
La grille du parc. Le Musée des Erreurs
au Parc de Szilassy, 2026

Pierre Leguillon travaille à partir d'objets trouvés, d'images découvertes, d'œuvres anonymes. Toute sa pratique s'inscrit dans le cadre du *Musée des Erreurs*, un musée ambulant fondé en 2013, dans son appartement, qui questionne la valeur artistique des objets et les structures institutionnelles qui régissent la culture. Son intervention dans le parc de Szilassy trouve son origine dans la longue grille en fer forgé qui serpente en bas du parc, dont l'auteur-ice nous est inconnu-e.

Cette grille sert de prétexte à une réflexion autour de Bex et ses histoires. Le long de la grille, l'artiste convoque, le temps d'une visite guidée, des récits qui se croisent : l'ancienne Papeterie de Bex, l'artiste Marguerite Burnat-Provins ou la comédienne Delphine Seyrig qui joue dans le film *Repérages* de Michel Soutter, sorti 1977 et tourné dans l'ancien Grand Hôtel des Salines, aujourd'hui détruit. Le début de ce parcours est marqué par un banc, reproduit à l'identique à partir d'une photographie amateur datée de 1956. La photographie le présente adossé à une barrière qui délimite ce qui semble être un jardin. À Szilassy, cette barrière en bois ne délimite plus rien et fait simplement office de dossier. À l'autre extrémité de la grille, on aperçoit une grange, dont le pignon arrière est orné d'une feuille de chou géante en céramique d'après le travail de l'artiste lisboète Raphael Bordalo Pinheiro, caricaturiste et céramiste emblématique du 19^e siècle portugais.

La grille, le banc, la feuille de chou : lesquels de ces éléments appartiennent au parc ? C'est dans ce doute que se trouve le geste artistique de Pierre Leguillon qui fait œuvre de la relation entre objets, parc et histoire.

Feuille de chou géante d'après Rafael Bordalo Pinheiro, circa 1900 (production ateliers Bordallo Pinheiro, Caldas da Rainha, Portugal), 2026
Banc 1956 (fabrication Martin Guélat, HAM, Miège, d'après une photographie anonyme), 2026
La grille du parc. Le Musée des Erreurs au Parc de Szilassy, visite guidée, samedi 11 juillet 2026.

Hunter Longe (USA, 1985*)
Reliques d'une mer évaporée, 2026

Sous les arbres et sous les chemins du parc de Szilassy reposent les vestiges de l'océan Téthys. En se retirant lentement, il y a plus de 200 millions d'années, cet océan a laissé derrière lui non seulement le sel pour lequel la région est connue, mais également d'importants gisements de gypse. Largement utilisé dans la construction sous forme de plâtre, ce minéral devient, dans le projet de Hunter Longe, une manifestation matérielle du *genius loci*, témoignant de l'influence subtile que des temps lointains continuent d'exercer sur le présent.

Le gypse peut apparaître blanc, gris ou, dans sa forme cristalline la plus pure, presque transparent. Longe s'intéresse ici aux formes que le gypse adopte sous l'effet de l'érosion, des formes qui évoquent parfois des ruines, où une intervention humaine semble perceptible. Afin de révéler ces formations autrement invisibles, l'artiste a collaboré avec une sourcière et un sourcier, également formé-es en géobiologie. Ensemble, ils ont identifié des zones du parc où le gypse affleure, où d'anciens cours d'eau avaient circulé et, lorsque cela était possible, où ces tracés croisaient des phénomènes énergétiques.

À ces emplacements, une série d'excavations, évoquant des tombes, fait écho au cimetière familial des Hope-Szilassy situé dans le parc. De ces ouvertures semblables à des sépultures émergent de petites statuettes de gypse fortement érodé qui se dressent comme des gardiennes silencieuses. Elles rappellent les Lares, divinités romaines protectrices des lieux, des figures parfois désignées comme des *genii loci*. Excavations et statuettes révèlent des formations qui entretiennent une certaine ambiguïté : elles sont tout autant le produit de l'intervention de l'artiste que celui de siècles d'écoulement d'eau qui sculpte la matière.

Cette oeuvre bénéficie du soutien de la Ville de Genève. Elle a été réalisée en collaboration avec Foli.Works, Kunstguss Basel, Marie-Claude Jeanneret-Gris (sourcière / géobiologue), Laurent Oreiller (géobiologue) et Nicolas Meisser (géologue, UNIL).

Lou Masduraud (F, 1990*)

Turbulent Egg in a Womb in my Head, 2026

Les fontaines sont un élément central de l'espace public. Elles sont parfois dédiées à un usage pratique, mais sont également le support de sculptures spectaculaires, représentant des divinités aux corps idéalisés ou des héros antiques. Lou Masduraud propose une alternative à ces représentations du corps en inversant le point de vue. *Turbulent Egg in a Womb in my Head* représente un corps dans son intériorité, un corps vécu et habité de sensations.

Dans la terre du parc, elle-même source de vie, se loge un ventre qui porte la vie. Un placenta de bronze dans le fond du bassin fait office d'interface d'échanges de flux, source de turbulents mouvements liquides et de promesses futures. Lou Masduraud travaille à partir de son expérience du corps enceint, de son ventre comme infrastructure de reproduction, à la fois familiale, organique et sociale, un espace de projection profondément intime mais toutefois standard, à l'image du consensuel «Dream» reposant sur les abords du bassin. L'oeuvre fait écho à l'histoire même du parc, créé par une mère et sa fille, s'inscrivant dans cette dynamique matrimoniale de filiation.

Turbulent Egg in a Womb in my Head propose une fontaine du dedans, une expérience physiologique intense et son inscription dans un contexte social au travers d'une représentation intra-utérine, tout en proposant un lieu de rencontre au sein même du parc.

Rachel Morend (CH, 1998*)

***Ex-castanea*, 2026**

Au sol, autour d'un vieux châtaignier mort, sont posées quelques branches, comme si elles étaient tombées du tronc qui les surplombe. Des feuilles sont encore attachées aux branches, elles tremblent en continu, comme animées d'une volonté propre.

Les feuilles d'*Ex-castanea* frémissent par moments, grâce à de petits moteurs alimentés par des panneaux solaires, dans une illusion de photosynthèse. Toute l'énergie récoltée est dépensée pour imiter le vivant, questionnant ainsi la vanité du progrès : la technologie, même « propre », n'améliore rien, ne produit rien, elle ne fait que parodier un arbre sans remplacer sa fonction dans l'écosystème global.

Ex-castanea se fond dans le paysage tout en le perturbant légèrement. La technologie s'est infiltrée silencieusement dans le vivant, brouillant les limites entre l'organique et l'artificiel. À l'heure où la technologie est brandie comme une solution miracle à la crise écologique, Rachel Morend pose un regard critique sur sa présence dans nos paysages.

Gina Proenza (COL, 1994*)

***Patron/Partner*, 2026**

Au 15^e siècle, un procès contre les vers blancs a lieu dans le diocèse de Lausanne, dont le territoire s'étendait jusqu'à Bex. Ces larves de coléoptères, accusées de manger les racines des plantes céréalières et de provoquer une famine, sont reconnues coupables et condamnées à l'expulsion sous six jours. Si elles ne respectent pas cette sentence, elles seront excommuniées.

À partir des archives historiques de ce procès et accompagnée d'avocat-es, Gina Proenza propose un journal qui contient des plaidoyers fictionnels. Ces textes sont imprimés sous la forme d'un journal, disponible gratuitement dans le parc. Ce procès souligne la cohabitation parfois difficile entre l'humain et le non-humain : dans le contexte d'une famine, les vers blancs, nombreux et invisibles, sont utilisés comme des boucs-émissaires. Aujourd'hui, les termes de cette cohabitation ont changé : les vers et autres insectes sont maintenant bien souvent absents de nos sols, et leur présence est précisément contrôlée à l'aide de pesticides.

Avec *Patron/Partner*, Gina Proenza interroge également le passé agricole du lieu : avant d'être le parc de Szilassy, la campagne de Soressex était en partie recouverte de pâturages et de vignes. Ces trois plaidoyers proposent ainsi une réflexion sur la relation unissant la vie humaine à la vie non-humaine, dans le contexte particulier de Bex.

Cette publication a été réalisée en collaboration avec Luisa Bottarelli, Amandine Fabregue et Elaine Smith.

Design graphique : Eurostandard, Composé en LL Garamond Corporate.

Impression: Courvoisier-Gassmann SA

Traduction des textes en anglais par Ana Rita Parreiras Reis.

Shirin Yousefi (IR, 1986*)

***Jonban*, 2026**

Jonban tire son inspiration des minarets vibrants du Menar Jonban, à Ispahan, dont la particularité repose sur la transmission du mouvement d'une tour à l'autre. Activées par l'intervention humaine, ces minarets instaurent une relation directe entre les personnes qui les mettent en mouvement, le geste et l'architecture, transformant ainsi un site historique en une expérience sensible et vivante. Ce phénomène fait du monument un espace de connexion immédiate avec son histoire, ravivée à chaque interaction.

À l'heure où le numérique prend une place croissante dans nos vies, il n'est pas rare de souhaiter se « reconnecter à la terre ». Cette expression évoque un ancrage physique dans le territoire et la nature, dont Shirin Yousefi prend le contrepied : *Jonban* propose au contraire de s'élever et de se rapprocher du ciel, rappelant le geste de retraite de Siméon le Stylite, qui passa trente-sept ans au sommet d'une colonne.

Les dimensions de l'escalier invitent à une ascension à deux, chaque personne empruntant un accès distinct et progressant dans la spirale avant de se rejoindre au sommet, où les trajectoires convergent. La montée dans la tour permet de ressentir les liens qui nous unissent à l'architecture comme espace de vie, même brièvement. Au sommet, c'est le parc, dans sa relation aux espaces bâtis, qui devient perceptible.

Cette oeuvre a été réalisée en collaboration avec Ruben Valdez, Pauls Rietums, Lucas Aulagnier.

Un week-end par mois : le parc autrement

Tout au long de l'été, Bex Arts 26 propose de découvrir le parc sous un nouveau regard, à travers un week-end spécial par mois. L'occasion d'échanger avec les artistes, de partir à la rencontre des œuvres, du lieu et du vivant, et de participer à une programmation ouverte à toutes et tous !

20–21 juin

Samedi

Rencontres avec les artistes de Bex Arts 26 : Rachel Morend et Jérémie Gindre.
Visite guidée du parc, proposée par François Bonnet (Jardin alpin de Pont de Nant) et Julien Réchautier (Verzone Woods Architectes).
Activation participative de la fresque *Paysage alpin*, atelier proposé par Cedric Bregnard et *Les Racines du Ciel*

Dimanche

Buvette gourmande du dimanche.
Rencontres avec les artistes de Bex Arts 26 : Elisa Balmaceda et Gina Proenza avec Liza Maignan.
Atelier *Tableaux vivants* pour les plus jeunes, proposé par Jasmina Jovanovic.
Visite guidée de l'exposition.

11–12 juillet

Samedi

Rencontres avec les artistes de Bex Arts 26 : Olga Kokcharova, Pierre Leguillon – le Musée des Erreurs, Hunter Longe & Marie-Claude Jeanneret.
Activation participative de la fresque *Paysage alpin*, atelier proposé par Cedric Bregnard et *Les Racines du Ciel*.
Vernissage du catalogue de l'exposition.

Dimanche

Buvette gourmande du dimanche.
Atelier *Tableaux vivants* pour les plus jeunes, proposé par Jasmina Jovanovic.
Visite guidée de l'exposition.

22–23 août

Samedi

Atelier d'herboristerie proposé par François Bonnet (Jardin alpin de Pont de Nant).
Activation participative de la fresque *Paysage alpin*, atelier proposé
par Cedric Bregnard et *Les Racines du Ciel*.

Dimanche

Buvette gourmande du dimanche

Atelier *Tableaux vivants* pour les plus jeunes, proposé par Jasmina Jovanovic.
Peindre le paysage avec Alexandre de Broca
Visite guidée de l'exposition.

12–13 septembre

Samedi

Rencontres avec les artistes de Bex Arts 26 : Gailing Rickling,
Pauline Julier & Jill Gasparina, Lang/Baumann, Lou Masduraud.

Dimanche

Buvette gourmande du dimanche.

Atelier *Tableaux vivants* pour les plus jeunes, proposé par Jasmina Jovanovic.
Activation participative de la fresque *Paysage alpin*, atelier proposé
par Cedric Bregnard et *Les Racines du Ciel*.
Visite guidée de l'exposition.

Programme détaillé disponible prochainement sur bexarts.ch/agenda

Un accueil repensé

Pour cette édition, Bex Arts 26 introduit le prix libre, une démarche qui traduit la volonté de rendre l'exposition accessible au plus grand nombre tout en assurant sa pérennité.

L'accueil a par ailleurs été entièrement repensé. Désormais installé dans la partie centrale de la grange, il constitue le point de départ du parcours. L'espace de la buvette, réaménagé et ouvert sur le cœur du site, s'intègre dans une continuité fluide de l'exposition. Véritable lieu de vie et de rencontre, il est conçu pour favoriser la convivialité, les échanges et les moments de détente.

Visiter l'exposition

Le programme de médiation invite les publics à découvrir le parc de Szilassy comme un lieu d'accueil, de promenade et d'expérience sensible. Habituellement fermé en dehors des Triennales, le site s'ouvre à la rencontre et à l'exploration grâce à une équipe de bénévoles et de guides formé-e-s, qui accompagnent les visiteur-euse-s dans la découverte des œuvres et du paysage. Cette approche vise à favoriser une expérience attentive du lieu et du dialogue qui se tisse entre les interventions artistiques et le génie propre au parc.

Visite en autonomie

Le parcours peut être exploré en autonomie grâce aux outils disponibles sur place :

- une carte pour s'orienter
- un livret ludique pour les enfants
- des audiodescriptions disponibles sur une application

Visites guidées

Des visites sont proposées sur demande, en français, allemand ou anglais, avec des formats adaptés selon les publics (env. 2h).

- Groupe jusqu'à 20 personnes: CHF 250.–
- Écoles et formations, max. 25 élèves: CHF 150.–

Réservation : mediation@bexarts.ch

Catalogue

Le catalogue de l'exposition, disponible dès juillet 2026, prolonge l'expérience de visite à travers une sélection de textes et de visuels consacrés aux œuvres et aux artistes de Bex Arts 26.

Précommande : info@bexarts.ch

Informations pratiques

Horaires

L'exposition est ouverte du mardi au dimanche de 10h à 18h30.

Accès

Parc de Szilassy
Rue du Signal 20a, 1880 Bex

Train : gare CFF de Bex, environ 25 minutes à pied.

Bus : lignes 119, 120, 152 et EV47, arrêt « Bex-Temple », puis 7 minutes à pied.

Mobilité douce : accès à pied ou à vélo via un chemin balisé depuis la gare.

Voiture : le parc n'est pas accessible en voiture. Des parkings sont disponibles dans le centre de Bex, puis l'accès se fait à pied. Un dépôt est possible pour les personnes à mobilité réduite. Le covoiturage est encouragé.

Tarifs

L'exposition est accessible à toutes et tous grâce au prix libre.

Choisissez le montant qui vous correspond, selon vos moyens et votre envie de soutenir l'exposition :

CHF 20.–, prix de soutien conseillé

CHF 15.–, prix normal conseillé

CHF 10.–, prix réduit conseillé

Votre contribution permet de faire vivre l'exposition et de la rendre accessible à toutes et tous !

Buvette de Bex Arts

Petite restauration avec produits locaux
Mardi-dimanche, 10h-19h, selon la météo

Bon à savoir

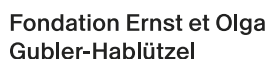
Le parcours se déroule en extérieur; de bonnes chaussures ainsi qu'une tenue adaptée aux conditions météorologiques sont recommandées.

Partenaires

Partenaires principaux



Partenaires institutionnels



Sponsors



Partenaires projets



La Fondation Bex & Arts et toute l'équipe de Bex Arts 26 remercient chaleureusement les partenaires de l'exposition pour leur soutien et leur confiance.

Équipe

Monique Keller
Commissaire

Anne-Outram Mott
Co-commissaire

Léa Hunziker
Communication

Mona de Palma
Médiation et rédaction

Yassine Gheribi
Régisseur, Arthandlers

Julien Réchautier
Paysagiste conseil, VWA

Cédric Widmer
Photographies

Atelier Cocchi
Identité visuelle

Lionel Tardy
Développement web

Bernadette Rochat
Concept buvette

Daniel Cocchi
Signalétique

Florence Ineichen
Audiodescription

Commission artistique

Winka Angelrath
Barbara Kiolbassa
Delphine Rivier

Bernard Fibicher
Denis Pernet
Laurence Schmidlin

Florence Grivel
Chantal Prod'Hom

Conseil de Fondation

Alberto Cherubini
Président

Michael Dupertuis
Vice-président

Eliane Faillétaz
Secrétaire

Christopher Milne
Trésorier

Nathalie Dietschy
Membre

Jean-Philippe Jutzi
Membre

Corinne Moesching
Membre

Delphine Rivier
Membre

Contacts presse

- Alberto Cherubini, président du Conseil de Fondation, alberto.cherubini@bex.ch
- Jean-Philippe Jutzi, membre du Conseil de Fondation, jp.jutzi@bluewin.ch
- Monique Keller, commissaire de l'édition 2026, monique@bexarts.ch
- Anne-Outram Mott, co-commissaire de l'édition 2026, anne-outram@bexarts.ch
- Léa Hunziker, responsable de communication, communication@bexarts.ch

Site internet: bexarts.ch

Instagram: [bex_et_arts](https://www.instagram.com/bex_et_arts)

Facebook: Bex Arts

Photographies : © Cédric Widmer

